

breux, non moins aigus et non moins sauvages, lui répondirent dans l'éloignement.

Au bout de quelques instants on entendit courir dans les bois, et les deux jeunes filles se virent entourées de toute la petite tribu de Tête-de-Crin. Outre plusieurs membres de la famille qu'elles ne connaissaient pas, il y avait la lubra du chef, drapée dans un mouchoir de coton que lui avait donné Clara, et portant son enfant, paré d'un autre mouchoir ; puis venaient Nez-Percé, le fils aîné, armé de sa lance et de ses sagais, puis les autres jeunes garçons, les jeunes filles, les vieux parents et les marmots, en tout une quinzaine de personnes. Sans doute on attendait la visite de la bienfaitrice de la tribu, car grands et petits étaient fraîchement peints et habillés de leurs plus belles peaux d'opossum. Tous aussi semblaient éprouver une grande joie de la venue de Mlle Brissot et de son amie. Ils sautaient et dansaient autour d'elles en battant des mains et en répétant sans relâche :

« Clara ! Rachel ! »

Cet accueil amical était bien de nature à donner confiance aux jeunes filles ; mais il y avait quelque chose de si repoussant dans ces figures hideuses, dans ces voix rauques, dans ces corps tatoués et demi nus, que Clara eut peine à cacher son dégoût. Elle fit pourtant bonne contenance, à l'exemple de sa compagne ; et ce fut entourées de toute cette famille en liesse, que les deux mîes atteignirent le campement de la tribu.

Ce campement, situé dans une petite clairière de la forêt, avait l'aspect le plus primitif et le plus misérable. Les huttes, ou plutôt les abris, consistaient uniquement en écorce d'arbre appuyées sur des perches du côté du vent ; de tous les autres côtés, l'air et le soleil pouvaient entrer en liberté. Ces pauvres demeures avaient pour tout mobilier quelques calebasses, le bouclier du chef et des armes grossières. Un peu de mousse jetée sur le sol nu servait de lit ; quant à des vêtements de rechange, il n'y en avait pas, et chaque membre de la famille portait sur lui toute sa garde-robe.

Si dénuée que fût la demeure de Tête-de-Crin, les sauvages ne laissèrent pas que d'offrir des rafraîchissements à leurs hôtes. Mais, hélas ! ces rafraîchissements se composaient d'une sorte de pâte noire déposée sur une feuille verte et de quelques gouttes d'eau boueuse contenues dans une des calebasses. Rachel expliqua tranquillement à Clara que cette pâte était faite de grosses fourmis cuites dans leur jus, et ce mets, si rebutant qu'il parût, était encore un des moins mauvais de la cuisine des indigènes, qui mangent en outre des vers, des lézards et des serpents. Les deux amies, comme on peut croire, n'acceptèrent pas cette proposition hospitalière ; elles avaient une extrême impatience, pour des motifs différents, d'atteindre le but final de cette excursion dans le désert. Rachel le dit sans façon à Tête-de-Crin.

« Cowrys, oui, cowrys, » répéta l'Australien en faisant ses préparatifs de départ.

Tous les membres de la famille se disposèrent aussi à escorter leurs hôtes. C'était une compagnie un peu nombreuse pour aller observer des oiseaux aussi méfiants que les chlamydères ; mais Clara et Rachel, songeant que la présence des indigènes seraient pour elles un gage de sécurité, ne les renvoyèrent pas. On montra au chef le grain de verre jadis dérobé par les oiseaux dans le jardin de Dorling, et il fut invité à conduire d'abord la troupe au berceau où ce grain avait été trouvé. Tête-de-Crin fit un signe de tête affirmatif et l'on se mit en marche, au grand contentement de toute la tribu qui semblait aller à une fête.

Clara voulut savoir si l'on aurait longtemps à marcher pour atteindre le premier berceau.

« In picaning time (dans un petit temps,) » répliqua le noir, suivant l'invariable habitude de ses pareils.

Ce « petit temps » pouvait signifier un trajet de plusieurs milles. Clara le savait, mais il était trop tard pour reculer.

La bande s'enfonça donc de nouveau dans les bois. On avait repris l'ordre accoutumé de la file indienne : les hommes marchaient en avant les uns derrière les autres, puis venaient Clara et Rachel, puis la lubra et les jeunes filles. Les Australiens avaient un air d'ai-

sance et de tranquillité parfaites au milieu des obstacles du terrain ; mais il n'en était pas de même pour les deux Européennes. A chaque instant elles étaient arrêtées par un buisson épineux, par une branche qui leur fouettait le visage ou s'accrochait à leurs vêtements. Elles se fatiguaient beaucoup et ralentissaient la marche des autres. Elles étaient pourtant entourées de gens qui brûlaient du désir de leur être utiles, mais la grossière intelligence de ces sauvages amis ne leur suggérait aucun expédient pour venir en aide aux voyageuses.

On avança ainsi pendant plus d'une heure. Par moments les maalys étaient assez espacés pour qu'on pût passer facilement entre eux ; quelquefois même on traversait de petites plaines de sable ; mais le plus souvent il fallait se frayer péniblement un passage à travers le fourré.

Clara et Rachel commençaient donc à trouver bien long le « petit temps » réclamé par le guide, quand, sur un geste de Tête-de-Crin, on s'arrêta tout à coup. Il indiqua de la main une clairière que l'on apercevait à travers les maalys et dit avec précaution :

— Là... cowrys.

— Enfin, nous sommes donc arrivés ? demanda miss Owens.

— Que Dieu soit loué ! » murmura Clara.

Tête-de-Crin leur fit signe de se taire et de se glisser derrière lui, tandis que la lubra et les enfants se dispersaient en silence dans le fourré. Lui-même se mit à marcher presque en rampant et prépara son *boom-rang*, cette arme singulière dont nous avons déjà parlé, qui revient toute seule dans la main du chasseur après avoir atteint le gibier. Clara et Rachel ignoraient quel était son projet ; l'Australien, tout en satisfaisant leur curiosité, songeait à tuer pour son souper quelques uns de ces beaux oiseaux que l'on venait voir de si loin.

Du reste, ces préparatifs furent en pure perte. Quand on approcha de la clairière, on entendit plusieurs de ces cris aigus que Clara et sa compagne avaient entendus déjà dans le jardin de Dorling, puis un battement d'ailes rapides, et quelque chose passa par-dessus la tête des survenants, sans se laisser apercevoir.

« Cowrys envolés ! dit Tête-de-Crin d'un ton de désappointement.

— Bah ! répondit Rachel bannissant toute précaution, ce sont surtout les berceaux que nous voulons voir.

— Oui, oui, les berceaux ! » répéta Clara tremblante d'émotion.

Et elles s'élancèrent vers la clairière, au moment où la famille australienne débouchait de différents côtés, en poussant des cris de triomphe.

XV

LES BERCEAUX

On se trouvait sur le penchant d'une de ces collines de sable dont la forêt était parsemée. Les maalys laissaient à découvert un espace de cinquante pas de tour environ, que le soleil inondait de lumière. Cet espace n'était pourtant pas entièrement dénué de végétation. Au centre s'élevait une belle touffe d'acacias en fleurs, dont les branches flexibles et verdoyantes pendaient jusqu'à terre ; ce fut à l'ombre de ce feuillage que l'on aperçut des chlamydères, et, quoique prévenues, les deux jeunes filles demeurèrent frappées de surprise.

Le berceau avait trois ou quatre pieds de longueur et un pied environ d'élévation. Sa base était une petite plate-forme, composée de bûchettes entrelacées et maintenues par des pierres et du sable. Il était formé, comme nous l'avons dit, de rameaux implantés dans la plate-forme et arrondis en voûte par le sommet. Ces rameaux portaient encore leur feuillage toujours vert, et l'intervalle entre eux était rempli de grandes herbes arrangées avec beaucoup de soin et de symétrie.

Mais si remarquable que fût la charpente de l'édifice, l'ornementation en était plus remarquable encore.

Sur les parois de feuillage, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, on avait disséminé une foule d'objets légers, d'un aspect éblouissant : plumes de perroquet jaunes, rouges, d'un vert doré et métallique ; ailes de papillon, larges souvent comme la main, aux admirables peintures d'argent, de pourpre et d'azur ; coquillages nacrés, élytres d'insectes reflétant toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Aucune décoration de l'art n'eût pu surpasser par la diversité des formes, par la richesse et la vivacité des tons, cette broderie merveilleuse dont chaque détail était un des plus beaux produits de la nature tropicale. On eût dit d'un écrin de pierres précieuses que les grappes blanches et odorantes de l'acacia voulaient dérober aux regards indiscrets.

Outre les ornements semés avec goût dans la structure même des portiques, on en voyait un amas considérable à chaque entrée. Là se trouvaient tous les objets trop lourds pour être incrustés dans les parois de la galerie : des cailloux polis, des agates, des marbres ; des grains d'or, de cuivre, de mica ; puis des petits os d'une blancheur de neige, des graines sèches aux couleurs bigarrées. Tout ce qui sur la terre, dans l'air ou dans l'eau brille, charme, attire le regard avait là son échantillon ; et telle était la profusion des curiosités entassées par les oiseaux que Clara et Rachel eussent pu en enlever leur charge bien que le trésor des chlamydères, comme elles appelaient cet assemblage de brillantes bagatelles, eût été pillé récemment par Tête-de-Crin et par sa famille.

Mais les jeunes filles ne songeaient pas encore à commencer l'examen de ces richesses ; fascinées par un spectacle qui surpassait tout ce que leur imagination avait pu rêver, elles s'étaient agenouillées devant le petit édifice et contemplaient avec une admiration muette cette œuvre étonnante de l'oiseau du désert.

Les sauvages, sans rien comprendre à leur admiration, se tenaient immobiles et silencieux autour d'elles. Ce moment de calme permit d'entendre un bruit léger qui se faisait dans l'intérieur du berceau, comme si quelque être vivant s'y fût agité avec inquiétude. Tout à coup deux oiseaux qui s'étaient attardés dans ce palais commun de leur espèce, se décidèrent à sortir. Mais ils n'apparurent qu'un moment à l'entrée de la tonnelle, et ce fut à peine si l'on put entrevoir leur magnifique plumage. Ils prirent rapidement leur vol, en poussant le cri habituel, s'élevèrent comme une flèche vers le sommet des arbres et disparurent aussitôt.

« C'est bien le chlamydère tacheté, dit Rachel à sa compagne ; sans doute ces deux étourdis n'avaient pas entendu le signal d'alarme donné par leurs compagnons à notre approche. Vous avez dû reconnaître, Clara, vos charmants voleurs de Dorling... Eh bien, que pensez-vous des berceaux de chlamydères ?

— Cela confond la raison, répondit distraitemment Clara ; pourrait-on croire que ces merveilleux petits édifices sont seulement des nids d'oiseaux ?

— Des nids ! répéta Rachel avec impatience ; je vous ai dit déjà, ma chère, que ces constructions n'étaient pas des nids. En cherchant bien dans les arbres du voisinage, vous trouveriez sans doute les nids véritables des chlamydères, et ils ne diffèrent en rien de ceux des autres oiseaux. Encore une fois, ces élégantes tonnelles, décorées avec tant de soin et de goût, sont l'œuvre collective d'un grand nombre de paires et ne peuvent servir d'habitation permanente ; ce sont, si vous voulez, des salons, des galeries, des lieux de réunion, où viennent s'ébattre tous les chlamydères des alentours et que chacun d'eux se plaît à embellir. Ces oiseaux aiment le luxe autant que nous autres femmes nous pouvons l'aimer, et ils semblent se complaire dans la magnificence. Vous avez vu combien étaient nombreux les fuyards quand nous nous sommes approchés d'ici ; sans doute notre présence a troublé quelque jolie fête où l'on se divertissait, où l'on gazouillait, où tout était joie et plaisir ! »

ELIE BERTHET

(A suivre)